

generic and historical context of Québécois fiction (chapter one), nor situate the particular analytic methodology and model (Paris school semiotics) within the larger history and theory of the semiotic project (chapter two). He is clearly an expert in all these areas and offers a surprising amount of extremely useful information. Yet, the reader unfamiliar with Greimas and/or Québécois literature may need even more guidance.

Nevertheless, this book accomplishes a great deal, and perhaps it is unfair to prejudge who may get what out of it. It certainly has much to offer for the semiotically initiated who want to delve more deeply into *Agaguk*, and may indeed offer something as well for those, perhaps braver souls, who want a guide for Greimasian semiotics.

Martin Kreiswirth

University of Western Ontario

Patrick Imbert. *Le réel à la porte.* Nouvelles. Hull (Québec): Editions Vent d'Ouest. 1997.

Ce réel que nous mettons si facilement à la porte, trop facilement semble nous dire Patrick Imbert, le voilà qui sonne à notre porte, avec insistance, avec rage même, pour pénétrer de façon insidieuse dans notre univers calfeutré. Il nous assaille par petites phrases sèches, qui frappent à coups répétés, se font pressantes, se bousculent à la vitre comme la mouche que la transparence du verre affole. Courtes, tranchantes comme une lame de rasoir, précises comme la balle qui, portée par la loi de la gravitation, ne peut que toucher son but, elles déconcertent, non, elles dérangent.

Ce sont moins des récits que des prises de vue, avec des plongées, contre-plongées, gros plans, plans rapprochés, tableaux à la fois impitoyables et attendrissants, échos d'une violence omniprésente, exacerbée par des relents de tendresse avortée. Un style incisif, des images-contrastes en fondus enchaînés qui vous assaillent comme des vidéos-clips sur un fond de musique troublant. Et puis, des moments de tendresse extrême, de douce ironie, des images belles comme un tableaux de maître, surprenantes comme une toile surréaliste. Enfin, l'écriture se fait intime, elle se regarde se regarder et semble perdre la force qui la portait au-delà de ce regard pour se complaire dans sa propre image, polir ses mots pour finir par les bousculer comme une boule dans un jeu de quilles.

Ces textes parlent une langue qui résonne en nous, même si ce n'est pas la nôtre. On s'y retrouve et leur différence attire. Et c'est pourquoi on continue à lire, pour voir s'ils nous restent fidèles jusqu'au bout, même lorsqu'ils prennent d'autres chemins.

Myriam de Bie
Université York